

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Qui suis-je ? Qui est Je ? Qu'est-ce que le Je ?*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Je ne sais pas... Et ça fait mal de ne pas le savoir... Ça fait mal parce que dans l'obscurité l'on se cogne fatalement partout... Mais ça fait mal aussi parce que de cette ignorance résulte que, au moins dans les strates les plus profondes, *Je* est le bourreau de *Je*, pour le faire parler, le forcer à dévoiler un secret qu'il ne possède pas ; et s'éprouver tortionnaire ou complice de torture est le seul dérivatif au fait de s'éprouver victime...

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Et l'Autre, peut-il nous sortir de ça ? Ou bien renforce-t-il le processus ?*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Mais l'Autre n'est rien d'autre qu'un autre *Je*. Le *Tu*, le *Il / Elle*, le *Nous*, le *Vous* et le *Ils / Elles* n'existent que dans les dimensions empiriques et symboliques ; lorsque l'on s'enfonce dans les dimensions ontologiques n'existent plus que des *Je*, exclusivement. Et j'ai bien peur en conséquence que la société ne soit rien d'autre que la démultiplication des instruments de torture...

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Mais comment trouver alors, autrement qu'en surface, de la douceur, de la sérénité ?*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Peut-être par l'atténuation du *Je* ; non pas, surtout pas, par son atténuation descendante, là où il serait dévalorisé dans son existence, mais au contraire par son atténuation montante, là où, tel un dieu, il serait valorisé dans son inexistence.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Son inexistence ?*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Oui, ou selon une autre perspective, sa virtualité. Peut-être que le

double mouvement qui consiste à la fois à prendre conscience de l'inexistence d'un *Je* suprême au sommet de sa personne, de la virtualité de cette entité que l'on nomme « *Je* », et à prendre conscience de la magnificence de cette inexistence (surpassant infiniment toutes les autres sacralités), de la pertinence de cette virtualité (surpassant infiniment toutes les autres représentations), permettra d'un peu neutraliser le double mouvement des violences existentielles et sociales.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Mais comment ça son inexistence, sa virtualité ? Je sens bien que j'ai (ou du moins que je suis) un Je, au moins par le fait que – je n'arrive pas à le formuler autrement – par le fait que je sens bien que j'ai (ou du moins que je suis) un Je.*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Comme tu viens de l'illustrer, notre conceptualisation de l'existence effective du *Je* ne repose que sur une tautologie. Une colonie d'organismes vivants – *par exemple d'insectes (abeilles, fourmis, etc.)*, mais l'on peut même le constater, de façon plus subtile, avec des végétaux – semblera avoir un comportement intelligent (stratégique, cohérent, optimisé, etc.) sans pour autant qu'aucune instance supérieure ne régule son activité (et sans bien sûr que les individus qui la composent n'aient la moindre capacité d'élaborer cette intelligence groupale ni même une simple perception de l'ensemble du groupe). Il en est probablement de même pour le fonctionnement du cerveau, dans le sens où aucun *Je* central ne régule les populations de neurones. Les neurosciences peu à peu font apparaître que les mécanismes d'évaluation des processus percepto-moteurs, produisant des orientations inconscientes, dégagent d'inutiles surplus de signifiante perçus comme des intentions conscientes, des intentions conscientes que le besoin de préhension (mécanisme fondamental de survie commun à toutes les espèces, et qui pose une presque équivalence entre le *soi* et le *ramener à soi*) nous fait percevoir comme des éléments révélateurs d'un *Je*. Le sentiment d'un *Je* unitaire ne serait au fond que le résultat du mouvement d'appropriation de l'excédent de signifiante se dégageant des multiples modifications de la vie percepto-motrice. Je suis bien réel mais mon *Je*, lui, n'est

vraisemblablement qu'une illusion, sans doute renforcée par mon langage et ma capacité à produire l'unité sémantique « *Je* ».

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Mais, pour reprendre ce que tu viens de dire, qui perçoit comme des éléments révélateurs d'un Je les intentions conscientes, et qui perçoit comme des intentions conscientes les inutiles surplus de signifiante des orientations inconscientes ? Et pour qui ce surplus de signifiante est-il signifiant ? Qui est travaillé par cet inconscient, qui travaille en ce conscient ? Qui est ce conscient ? Qui ? Prendre conscience de l'inexistence d'un Je suprême au sommet de sa personne, comme tu le préconises, me semble, par le principe même de prendre conscience et par celui de prendre et par celui de conscience, une contradiction. Quand bien même j'admettrais que mon Je n'existe pas, qu'il n'est que virtuel, qui admettrait cela si ce n'est mon Je, mon Je existant, existant concrètement ?*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Notamment la physique, la science fondamentale du *concret* – et notamment la physique des particules où la matière ne cesse de se déconstruire en sa virtualité –, mais aussi tout le reste de la pensée, scientifique et philosophique, à mesure de sa progression, nous apprend sans cesse un peu plus à nous méfier de l'adverbe « *concrètement* », toujours trop piégé et trop surdéterminé et trop multidimensionnel et trop névrotique. Lorsque tu poses la question de qui perçoit, tu postules comme déjà admis un *Je* constitué, un *Je* de qui il faudrait simplement déchiffrer l'identité ou déterminer la place dans l'être. Ce qu'il faut réussir à concevoir, c'est qu'il n'y a justement pas de « *qui* ». La virtualité, ici, n'est pas seulement dans ce qui est perçu, mais aussi dans ce qui perçoit. Le *Je* est probablement une illusion qui s'illusionne, une illusion réflexive. Il faudrait, pour lui, inventer le concept d'*autovirtualité*. L'être physique est défini par le corps – encore que ses limites (peau, dents, muqueuses digestives, muqueuses urinaires, muqueuses génitales, muqueuses respiratoires, alvéoles pulmonaires, cornées, tympan et phanères) aient quelque chose d'arbitraire vu que le corps est constamment dans l'échange matériel et énergétique avec l'environnement –, mais l'être spirituel, le *Je*, celui qui croit piloter l'être physique et qui croit le faire à partir du centre de

l'être psychique, semble, lui, n'être défini que par sa virtualité. L'unité temporelle et spatiale du *Je*, c'est-à-dire l'identité, n'est que l'ombre (à n dimensions) portée par l'unité temporelle et spatiale du corps. La locution « *prendre conscience* », lorsqu'elle s'applique à l'inexistence d'un *Je* capable de prendre conscience, révèle, par cet apparent paradoxe, à quel point notre pensée est structurée par notre besoin de préhension et à quel point notre résistance à conceptualiser la virtualité du *Je* est puissante : incapable de lâcher ce besoin et de casser cette résistance, incapable de hisser ma pensée à ce niveau, je me suis piètrement rabattu sur l'emploi de cette locution. Le *Je* est un reflet sur les vitres existentielles et sociales, qu'un reflet, qu'un reflet qui tourne en rond projeté par la dynamique neuronale percepto-motrice, qu'un reflet dont l'un des tours produit le « *est* » abusif de « *Le Je est* » du début de cette phrase. Non, le *Je* n'est pas, et pourtant, lorsque tu me demandes pour qui ce surplus de signifiante est-il signifiant, je ne peux que répondre : pour le *Je*.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Le Je est-il alors réellement inexistant ou virtuel ? Cette idée a-t-elle réellement un sens ?*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Un sens peut-être pas puisque personne n'est apte à réellement lui faire sens, mais cela ne l'empêche pas d'être vraie, ou du moins d'être plus proche de la vérité que l'idée d'un *Je* existant et concret.

Pénétrons dans l'espace psychique, le bel écrin censé renfermer le *Je*. On remarque tout de suite qu'il s'agit d'un espace étroit n'existant qu'en une certaine bande du réel, celle agencée en tissu cérébral, et plus précisément qu'en certaines sous-bandes de ce tissu, et n'existant qu'en une certaine bande de l'échelle graduant la complexité, celle décrivant la dynamique neuronale, et plus précisément qu'en certaines sous-bandes décrivant cette dynamique. Mais la possibilité d'existence du *Je* s'amincit encore : le *Je*, dans cet espace psychique déjà étroit (et écrasé de tous côtés par le physique), n'a une chance d'exister qu'en une certaine bande phénoménale, celle définissant le conscient – *la phénoménalité de l'inconscient n'œuvrant qu'avec des dérivés symboliques du Je, jamais avec le Je en tant que tel* –,

et plus précisément qu'en certaines sous-bandes définissant le conscient, celles définissant le conscient réflexif. Mais poursuivons, la possibilité d'existence du *Je* s'amincit plus encore : le *Je*, dans cet espace conscient déjà très étroit (et écrasé de tous côtés par l'inconscient), n'a une chance d'exister qu'en une certaine bande sémantique, celle se constituant en récit continu à partir d'un assemblage de fragments narratifs, ou plutôt celle constituée de lambeaux narratifs concurrentiels dont le thème fictionnel de base est la possibilité effective d'un récit continu, et plus précisément qu'en certaines sous-bandes de récit dont le trait commun est de se croire unitaire. Le récit du *Je* est donc, pour cela, pour l'invention de son contenant qu'est son unité, mais aussi pour l'invention de son contenu, bien plus de l'ordre du conte poétique que du compte-rendu réaliste. Pourquoi son contenu est-il une invention ? Persistons encore sur la pente de l'inexistence du *Je* : le *Je*, dans cet espace narratif déjà extrêmement étroit (et écrasé de tous côtés par le non-sens), n'a une chance d'exister qu'en une certaine dimension ontologique, celle du *non-soi*, et plus précisément qu'en deux sous-dimensions du *non-soi*, la sous-dimension de l'interaction présente *soi-environnement*, et la sous-dimension de l'histoire de la structuration par elle-même – *seul en-soi qui ici soit légitime* – de cette interaction. Oui, le *Je* n'a une chance d'exister qu'excentré du *soi*, dans l'interaction *soi-environnement*, donc dans un *non-soi*, dans un *non-soi* singulier, même très singulier, c'est vrai, mais dans un *non-soi* tout de même ; et le phénomène réflexif (c'est-à-dire la conscience d'être conscient) censé représenter le *Je* enfin ramené dans le *soi*, ne représente en vérité que le grappin qui tente de l'y ramener, et l'effort pour tirer la corde, et l'évanescence de ce grappin et de cette corde. Oui, irrémédiablement, le *Je* n'a une chance d'exister que dans ce *non-soi* singulier, et le gouffre est là, et rien d'autre n'y chute que la chute elle-même – *seul en-soi qui en définitive soit légitime* –. Le contenu du *Je* en tant que centre du *soi* n'est qu'une invention mise en place par l'interaction *soi-environnement*. Et le gouffre est là, vraiment là, et la fine chance d'exister qui restait au *Je* y chute, et elle s'estompe, et finalement s'efface.

Errant sur le bord de lui-même, là où le *lui-même* est au bord de n'avoir aucun sens, dans ce lieu non défini où tout parcours ne peut être qu'errance, le *Je* est un personnage imaginaire dont le statut de *personnage* erre entre les fragments qui le composent, et dont les fragments eux-mêmes errent sur les routes labyrinthiques du conscient, et dont ces routes elles-mêmes errent dans les spirales matérielles et organisationnelles d'un esprit errant dans l'univers et dans l'errance même.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Je me souviens, enfant, de mon vertige ressenti après avoir appris que la terre n'était suspendue à rien, vertige qui s'était poursuivi jusqu'à ce que je comprenne le jeu des interactions gravitationnelles entre les astres. Là, mon vertige est mille fois pire.*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Mais il y a plus vertigineux encore que l'inexistence du *Je* : l'existence du *Je*. Une existence virtuelle, certes, mais une existence, son existence. Et le vertige s'accroît plus encore lorsque l'on réalise toute la puissance existentielle que l'on peut introduire en ce *Je* grâce à cette ouverture qu'est sa virtualité. Le *Je*, incontestablement, possède une épaisseur ontologique qui se réduit à mesure que l'on descend de niveau d'organisation (devenant très mince à l'échelle cellulaire et quasi plat à l'échelle particulière) et que l'on monte de niveau d'organisation (devenant très mince à l'échelle anthropo-écologique et quasi plat à l'échelle cosmique), mais au niveau d'organisation optimal, celui dans lequel émerge le vécu subjectif, le *Je* possède une épaisseur ontologique que l'on peut qualifier d'*absolue*. Et c'est justement sa virtualité qui peut nous permettre de profiter pleinement de ce qualificatif d'*absolu*. Le rien et le tout du *Je* ne s'opposent pas, bien au contraire, car c'est seulement en assumant réellement son rien, en intégrant réellement la liberté que ce rien implique, l'absence de limite que magnifiquement il suppose, que l'on peut accéder au fait d'éprouver réellement son tout. Comme je le disais tout à l'heure, notre conceptualisation de l'existence effective du *Je* ne repose que sur une tautologie, mais il ne faut surtout pas s'arrêter au caractère négatif et finalement désespérant de cette idée. C'est vrai, *Je* n'est *Je* que pour *Je*, c'est vrai que l'on ne fait que tourner

en rond, mais cette turbine a le pouvoir de mettre en mouvement une nouvelle ontologie, une ontologie tautologique, une *ontautologie* qui serait l'affirmation, et donc la création (puisque nous sommes ici dans l'ordre du performatif), en chacun, d'un *en-soi* autosuffisant. Ce n'est que dans la dimension du virtuel que tout devient possible, même le concept de *vérité* : l'on n'est chacun que l'acteur à temps plein du rôle que la causalité nous fait jouer, mais un acteur est toujours aussi autre chose que son jeu, et la vérité de son être, et notre vérité, est à l'intérieur de cette autre chose, même si et au fond surtout si cette autre chose est l'espace de nos représentations, c'est-à-dire est la dimension du virtuel. On regarde son miroir, un individu banal nous y regarde. Un individu banal ? Non, regardons au bout du miroir, l'on y distingue un dieu, un principe autoréférent, une instance capable non seulement d'être sa propre transcendance mais en plus de ne pas avoir besoin pour cela de déborder du cadre de sa stricte immanence, une entité capable de faire exister ces regards, ce regard vers lui, ce regard vers nous.

La conceptualisation du *Je* est encore, dans la pensée commune, alourdie par le concept d'*âme*, est encore une ridicule cratophanie. Et lorsque la pensée savante tente enfin d'extraire cette conceptualisation de sa surdétermination métaphysique, lorsqu'elle tente enfin de l'insérer dans une dialectique physicalisme-émergentisme, le néant arrive pour tout envahir, et le « *Je n'est pas* » essaye de voler la place du « *Je est* », et le « *Je ne suis pas* » essaye de mutiler le « *Je suis* ». Selon une perspective métaphysique, ce néant n'est qu'une trace en creux du concept d'*âme*, et selon une perspective psychologique, ce néant n'est que le pitoyable cri de frustration que génère l'éviction du concept d'*âme*, et ces deux perspectives sont dépassables ; mais selon une perspective ontologique, ce néant est constitutif de l'être, et cette perspective est indépassable. On n'a alors pas d'autre choix, pour que la vie soit simplement vivable, que d'opposer au néant une solide résistance, non pas en le niant naïvement et inefficacement, mais en tirant de toutes ses forces pour réunir dans le même ensemble conceptuel la totale inexistence du *Je* et sa totale existence virtuelle. C'est bien entendu difficile, très

difficile, mais d'une part c'est indispensable, et d'autre part les gains attendus existentiels et secondairement sociaux sont immenses, ce processus conceptuel étant à même de nous faire dépasser largement le seuil du vivable pour nous élever vers celui, lointain, fuyant, mais réel, de la plénitude.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *L'explicitation de la totale inexistence du Je serait donc, d'après toi, le coup de pied au fond de la piscine permettant de se propulser pour enfin sortir la tête de l'eau, et ainsi échapper à l'étouffement du Je, et ainsi peut-être même respirer un air divin, c'est bien cela ?*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : D'une certaine façon oui. Ou, dit autrement, c'est uniquement dans l'espace de son inexistence que la souveraineté du *Je* peut cesser d'être factice. Ou, dit autrement, c'est uniquement libéré du poids de son existence que le *Je* peut se libérer du poids de la dictature existentielle et sociale. Il y a, je crois, en chacun, un trop-plein d'être qui demande, sans trop savoir le formuler, à être soulagé. L'on porte tous, plus ou moins visiblement, une fatigue ontologique, parce que l'on porte tous, plus ou moins difficilement, un *Je* trop lourd. C'est pour cela que je propose d'atténuer notre représentation quotidienne du *Je*, et que je précise que cela ne devra évidemment pas se faire, comme c'est si souvent le cas, dans une dynamique de dévalorisation de son existence qui, nous rendant plus faible, accentue effroyablement notre fatigue, mais dans une dynamique de valorisation de son inexistence qui, nous rendant alors plus léger, diminuerait significativement notre fatigue. Oui, significativement, avec toute l'épaisseur signifiante que la place laissée par cette atténuation pourrait permettre. De plus, la valorisation de l'inexistence du *Je* permettrait d'appivoiser le trop-vide d'être qui jaillit, sauvage, au-dessus du trop-plein d'être, chaque fois que l'on tombe nez à nez avec, bien sûr, la question de notre mort, mais aussi avec la question de ce que l'on est, soi, véritablement.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Tu proposais de valoriser le Je dans son inexistence : tel un dieu. Mais un dieu, certes inexistant, est conçu comme existant par celui qui le vénère. De plus, tu es passé de l'idée de valorisation du Je « dans »*

son inexistence à l'idée de valorisation « de » son inexistence, ce qui n'est pas tout à fait pareil.

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : En effet. Il s'agit en vérité de deux formulations grossières, débordant chacune d'un côté ce que j'essaye de conceptualiser ou du moins d'arracher aux mâchoires du paradoxe, à savoir une sorte de vénération religieuso-athée : aimer absolument ce dieu *Je* auquel l'on ne croit pas, et aimer absolument le fait de ne pas croire en ce dieu *Je*, et plus profondément aimer absolument un principe unique qui relèverait de ces deux pôles en même temps.

L'entité représentationnelle *Je* est la sève qui irrigue non seulement les représentations du *désir*, c'est-à-dire celles qui nous tiennent debout et nous permettent de marcher loin, et celles qui élèvent le monde, mais aussi les représentations du *besoin de possession* – qui est l'emballlement d'une économie égotique pervertissant son besoin de préhension – et les représentations de l'*orgueil* – qui est l'emballlement d'une économie égotique se pervertissant elle-même –, c'est-à-dire celles qui, nous alourdissant, nous font stagner, voire nous font tomber, et celles qui saccagent le monde. Il ne s'agit pas de faire du *Je* un dieu comme les autres, un dieu qui, se nourrissant de notre croyance en lui, devenant surpuissant, écrase chaque individu et l'humanité, mais d'en faire un dieu atténué, inoffensif, une espèce de vaccin divin, une autotranscendance qui, vide de toute croyance en elle, exempte du vertige de surpuissance, rendrait infime le besoin de possession et l'orgueil. Seul resterait intact le précieux désir.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Pourquoi donc le désir, le désir seul, se maintiendrait-il ?*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Parce que cette démarche d'atténuation du *Je* est en elle-même une démarche désirante. *Être dans le désir* d'avancer dans la conceptualisation de la virtualité de son *Je* et dans la fructification du potentiel spirituel de cette virtualité ne peut, par définition, quel que soit le stade d'allègement de son vécu ontologique, qu'*être dans le désir*.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Mais qu'est-ce qui garantit le maintien de l'ensemble de la fonction désirante, et pas uniquement de ce désir singulier ?*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Ce désir d'atténuation du *Je* ne me semble pas être un désir parmi d'autres, mais plutôt constituer la circonférence de l'ensemble des désirs, constituer l'interface qui harmonise l'ensemble des désirs à l'ensemble du *soi*. Et quand bien même cette circonférence se réduirait un peu, et donc avec elle l'ensemble de la fonction désirante, cela serait loin d'être négatif car, cette réduction se situant dans un processus de lucidité, les désirs qui disparaîtraient alors seraient logiquement les désirs chimériques, ceux dont l'inévitable frustration cause une grande part du sentiment malheureux.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Pour revenir à l'inexistence du Je et à sa virtualité, j'entends ce que tu dis, et le comprends, mais je n'y adhère pas. Non dans le sens où je m'y oppose conceptuellement, mais dans le sens où ma conceptualisation – et je dis bien « ma conceptualisation », avec un « ma » qui, portant fatalement un Je sur ses épaules, écrasé par ce Je si massif, ne peut pas se redresser dans la négation de ce poids – en demeure superficielle.*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Notre difficulté à véritablement conceptualiser cela, et même à simplement nous le représenter – *comme à nous représenter la nature fondamentalement identique des dimensions spatiales et de la dimension temporelle, ou plus de quatre dimensions spatio-temporelles, ou les courbures de l'espace-temps, ou la structure discrète de l'espace-temps, ou l'équivalence matière-énergie, ou le dépassement de la dualité onde-corpuscule, ou la superposition de plusieurs états des particules élémentaires, etc.* –, résulte certes de limites primordiales, physiologiques, immuables (pour le moment du moins), mais aussi de notre structuration représentationnelle, issue de notre environnement culturel, structuration labile par nature que l'on pourrait donc, avec beaucoup de désirs, et beaucoup d'efforts, réussir à orienter dans cette direction. Mais cette difficulté résulte également de notre besoin de possession, de notre difficulté à abandonner – *comme il est difficile à l'enfant d'abandonner son doudou* – l'idée rassurante de l'existence du *Je* ; et résulte également de notre orgueil, de notre difficulté

à nous abandonner – *comme il a été difficile à l'Histoire de la pensée d'abandonner sa conceptualisation de l'esprit à l'humiliante matérialité du cerveau* – à l'humiliante dimension du virtuel. Les représentations du *besoin de possession* et les représentations de l'*orgueil*, irriguées par la croyance en l'entité *Je*, vont renforcer cette croyance, et par là même se renforcer, et par là même renforcer encore cette croyance, et le cercle vicieux ainsi créé est un trou grandissant dans le tissu de notre lucidité. Pour moi aussi, bien évidemment, autant que pour toi, la conceptualisation de l'inexistence du *Je* et de sa virtualité m'apparaît très lointaine, mais sa simple formulation m'apparaît malgré tout comme un précieux panneau indicateur sur les routes embrumées, labyrinthiques, semées d'embûches et de mirages, de la spiritualité.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Faire de la conscience réflexive une autotranscendance, faire du Je un dieu, certes le concept est intéressant d'un point de vue existentiel et social, mais cela ressemble un peu, pardon, à un jeu enfantin, une sorte de* : On va dire que tu s'rais un dieu et p'is qu'moi aussi que j'en s'rais un, on va dire.

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Je ne vois pas les choses comme ça : j'ai l'impression qu'il s'agit, dans ce que j'essaye d'explicitier, bien moins d'un jeu d'imagination que d'un positionnement ontologique. L'espace de nos représentations, c'est-à-dire la maison virtuelle dans laquelle notre *Je* virtuel habite, a toujours pour plafond un positionnement ontologique : pourquoi ne pas le repeindre aux couleurs du ciel ? Je ne propose que cela, juste le repeindre, il n'est question ici ni de croire à ce ciel ni de jouer à croire à ce ciel, il n'est question ici, loin de l'erreur ou du mensonge, que de virtualité. Mais lorsque l'on est assigné à résidence, à perpétuité, comme l'impose la loi de la conscience, juste repeindre son plafond peut tout changer. La science a pour but d'amincir l'épaisseur représentationnelle qui nous sépare du réel ; la philosophie, elle, a pour but de sculpter cette épaisseur, pour certes l'amincir un peu plus encore, mais surtout pour la rendre belle et signifiante, et élever par cette beauté et ce sens le *vivre* et le *vivre-ensemble* à un niveau encore inédit. Le présent ne suffisant pas, jamais, il nous

faut nécessairement une quête existentielle, mais cette quête me paraît devoir subir un déplacement important, un remplacement radical de son point focal, une métamorphose que je formulerais comme cela : passer de « *tendre, pour tous, la main vers des dieux [ou vers leurs ersatz séculiers]* » à « *tendre, pour chacun, à être un dieu* ».

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *C'est en effet un basculement paradigmatique qui semble contenir un potentiel incommensurable de conséquences pour soi et le monde...*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : ...de conséquences *positives* pour soi et le monde. Le processus de ce basculement paradigmatique (nous l'appellerons l'*individuité*) est déjà à l'œuvre, il travaille déjà toutes les couches civilisationnelles, et même il s'accélère, et même de façon exponentielle, mais il reste malgré tout encore trop lent à mon goût, trop engoncé dans les résistances que lui oppose la pensée traditionnelle, à cause des lourdeurs structurelles du tissu institutionno-représentationnel, et n'a encore malheureusement que trop peu de résultats significatifs qui ne sont encore malheureusement que trop limités aux régions du globe économiquement développées. Le passage de la conceptualisation du *mal* du registre de la démonologie au registre de la psychologie a été sans conteste un progrès ; pareillement, l'introjection complète du concept de *dieu* sera à mon avis un progrès. Se rapprocher du divin est un mouvement de désappropriation de soi, la formation d'une brèche par laquelle s'engouffrent les injonctions collectives, et *être*, ainsi presque totalement noyé de sens exogène – *précisons bien sûr que la dichotomie sens endogène/sens exogène n'existe qu'au-delà d'un certain niveau d'élaboration cognitive, lorsque l'interaction sémantique soi-environnement s'élève au-dessus de l'imprégnation environnementale qui nous structure pour élaborer une pensée singulière apte à se revendiquer comme étant à soi* –, quasiment de non-sens, ne veut alors plus rien dire d'autre qu'*être soumis* ; par opposition, se rapprocher de notre propre dimension divine est un mouvement de réappropriation de soi, une densification tendant à nous imperméabiliser contre une grande part de l'artificialité du sens et à nous offrir, pour définition de notre *être*, la relative possibilité d'être authentiquement, dans notre vérité

physiologico-psychique, et peut-être même la relative possibilité d'être pleinement. Je ne suis que le produit de mon environnement biologique et symbolique, et en même temps je suis bien plus que cela ; je ne suis qu'un réceptacle naturel où stagne et s'écoule l'eau des pluies sémantiques, et en même temps je suis celui qui boit cette eau, et qui la boit à sa façon ; je ne suis qu'une créature, et en même temps je suis créateur, créateur du songe salutaire de son autonomie existentielle. En même temps. Savoir se contenter de n'être, dans l'espace objectif – *disons dans l'espace que subjectivement l'on devine au-delà de notre subjectivité, lorsque la coupe d'or du solipsisme, trop basse, est, par le flot d'informations, débordée* –, qu'un peu de matière organisée, et savoir en même temps oser être, dans l'espace subjectif, un dieu, et dans l'espace intersubjectif, membre d'une assemblée divine. Oui, en même temps, c'est-à-dire en grimant sur ses propres épaules.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Sans accès à l'espace psychique d'autrui, ou très indirectement par la fragile et grossière reconstruction que l'on en fait dans notre propre espace psychique, arrivera-t-on à faire de son Je à lui un dieu ?*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Comme la Trinité dans le christianisme qui explicite trois manières d'exposer un dieu unique, il s'agit ici du dieu unique *Je* dont chaque être possédant une conscience réflexive est l'incarnation pleine et entière. (Je dis cela sans vouloir le moins du monde replonger dans l'archaïque concept d'*essence*, en gardant à l'esprit qu'il n'y a que des existences – *que le concept d'essence de l'existence n'est qu'un des sens absurdes de l'existence, n'est qu'indécence absurde de l'existence en regard de l'absolu qu'elle est déjà* –, et en reprecisant que nous sommes présentement dans le registre d'un positionnement ontologique, ni dans celui d'un jeu d'imagination ni dans celui d'une description réaliste). Si le « *Je* » était le seul mot sacré dans le monde, strictement le seul, si la civilisation était suffisamment mûre pour se débarrasser de toutes les autres sacralités, si le concept de *Je* n'était existentiellement subordonné à aucun autre concept, dès qu'il y aurait un *Je* quelque part, il n'y aurait d'autre possibilité que le respect, ou du moins qu'une dynamique de respect dans la mesure de la situation. Cela ne décrit rien de

moins qu'une politique de paix universelle. Comment faire une guerre si le moindre assassinat est un déicide ? Et comment tourmenter ou mutiler quelqu'un, c'est-à-dire un *Je*, c'est-à-dire un dieu, si ce dieu est le dieu unique et qu'en plus je le porte aussi en moi ? Cette divinisation universelle du *Je*, sans hiérarchisation entre soi et autrui, est évidemment une idéalité éloignée de la réalité psycho-sociologique historique, mais, porteuse d'efficacité dans la genèse de ressentis positifs, il n'est pas absurde de penser qu'un processus de sélection naturelle des pensées et des comportements peu à peu amènera – *peu à peu, oui, malheureusement peu à peu, le futur a le temps, moi pas, et je suis frustré...* – les individus et leurs interrelations très à proximité de cette idéalité. Bien sûr notre conceptualisation de l'altérité est complexe, oscillant de la projection de soi (allant même jusqu'à une pensée anthropomorphique de l'inanimé) au déni d'un *soi* (allant même jusqu'à croire en l'homogénéité des individus d'un groupe identitaire et même jusqu'à chosifier autrui dans nos processus de perversion), mais le principe divin est normalement un principe de simplification. Il est affligeant de constater à quel point tous les anciens dieux sont nuls, à quel point la simplification qu'ils proposent, et en vérité imposent, se confond avec la bêtise ; le *Je* n'aurait pas de mal, s'il était enfin pleinement élu, à être plus efficient, à établir une simplification qui puisse davantage se confondre avec la justesse.

« *Je n'est Je que pour Je* » avons-nous dit. Que faire de cette boucle ? Essayer de la saisir, de s'y agripper, pour se hisser là où s'effondrent sur eux-mêmes les crocs qui féroce-ment se plantent dans nos cerveaux et dans la chair du corps social, pour se hisser là où le « *Je est le bourreau de Je* » achève sa mue en un magnifique « *Je est le dieu de Je* ». L'intériorisation, en chacun, du divin, n'est au fond qu'une façon un peu poétique – *poétique puisque se situant à la fois au bord extrême de la pensée et très précisément en son centre* – d'essayer d'en finir avec la métaphysique, avec les arrière-mondes et la violence de leurs frontières, qu'une façon un peu rassurante – *rassurante puisque le visage du dieu n'est plus terrifiant, que sa contemplation ne fait plus mourir ni même ne rend aveugle, qu'il est juste un visage familier, qu'il est simplement*

le nôtre – d'essayer de rompre le bannissement de l'individu hors du territoire principal de l'existant universel. Dans le monde de la Bible, *Dieu* se nomme « *Je suis* » ; dans le monde qui maintenant s'ouvre à nous, c'est *Je suis* qui se nomme « *Dieu* ». Un nouveau paradigme n'est souvent qu'une nouvelle perspective : il s'agit ici d'extirper une évidence de la dimension anecdotique dans laquelle elle gît pour l'élever au sommet de la dimension existentielle. Quelle évidence ? Le simple constat que non seulement la conscience réflexive nous donne la capacité de nous représenter l'univers et de nous représenter nous le représentant, mais qu'en plus elle donne à l'univers rien de moins que la capacité de se représenter lui-même. Chaque conscience réflexive est également, puisque nous sommes chacun un fragment du Tout, l'une des consciences réflexives du Tout, et même, pour pousser plus loin, dans l'intimité solitaire de chacun, l'unique conscience réflexive du Tout.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : « L'intimité solitaire de chacun » est, j'imagine, ce qui émerge du niveau d'organisation optimal dont tu parlais tout à l'heure et dans lequel le *Je* possède une épaisseur ontologique absolue. Mais comment articuler cet absolu avec le constat irrécusable de notre contingence ?

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Notre contingence est certes irrécusable à l'extérieur de notre vécu subjectif, mais pas à l'intérieur. L'espace intime redéfinit les choses. Je n'aurais pas pu ne pas être, et cela pour une raison simple : mon *Je* est secondaire au fait d'être. Le *Je*, potentiellement inexistant, ne se formule que dans l'existence, absolument que dans l'existence, c'est une condition absolue qui fait de sa condition un absolu ; le *Je* ne se formule donc que dans l'annihilation de son caractère potentiellement inexistant. « *J'aurais pu ne pas être* » est en conséquence une proposition irrationnelle dans le sens où il ne se serait alors pas agi de « *J'* ». Sous cette nouvelle perspective, le Tout et le *Je* dessinent le même relief ontologique, celui de l'absolu.

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Je comprends pourquoi tu parlais d'une démarche d'« atténuation*

montante », *car elle monte en effet démentiellement haut, au niveau du Tout, et le vertige fait éclater mon esprit.*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : La hauteur que vise cette nouvelle perspective s'accompagne forcément de vertige, oui, le vertige est là, bien sûr qu'il est là, central, cœur battant au cœur de l'ontologie, du moins au cœur d'un réseau de signifiants, au cœur battant d'un réseau de signifiants, battant fort, mais, bien loin de faire éclater mon esprit par trop de battements, j'ai plutôt l'impression que ce vertige augmente la cohérence de mon esprit par une meilleure vascularisation, par un accroissement de son apport en sens. Mais le vertige est aussi là, surtout là, par le fait que les dalles sur lesquelles marche la pensée que je t'expose ne sont posées que sur ma laborieuse tentative de mettre en équivalence l'inexistence divine avec l'inexistence du *Je*, ne sont posées que sur une transparente équation établissant que zéro est égal à zéro, ne sont en définitive posées sur rien. Mais qu'importe, ces dalles flottent dans une espèce de légèreté divine. Et l'on peut y avancer, et même loin. Et le poids d'être, alors, s'adoucit...

Peut-être presque quelqu'un d'autre (ou peut-être presque moi) : *Qu'importe, véritablement, que ces dalles ne soient posées sur rien ?*

Peut-être presque moi (ou peut-être presque quelqu'un d'autre) : Non, c'est vrai, non, bien sûr que non.

La mort du mythe de l'*âme* nous a fait tomber, la mort dans l'âme, dans le puits étroit de l'*être-machine*. Nous nageons à la surface de son eau dégoûtante et glacée. La corde de l'*individuité*, cette corde qui serre la gorge de toutes les sacralités jusqu'à leur étouffement et qui est tressée de la sacralité du *Je*, est probablement, malgré ses effilochements aporétiques, assez solide pour nous sortir de là. C'est bien, sortons. Mais la béance de l'*être-machine* restera là. Et son mystère, l'étrangeté qui fait s'accoler le concept d'*être* avec celui de *machine*, nous appellera. Et cet appel sera irrésistible. Ne pas toucher le fond des choses est insupportable. Nous y redescendrons donc, un jour, plus tard, lorsque nous serons prêts, nous y redescendrons prudemment, lentement, protégés du dégoût et du froid par notre combinaison faite en matériau divin. En effet, notre âme